

Ivo Andric ou la faillite de l'humaniste

François Maspéro

Passionnante, la lecture de ce qui reste certainement le meilleur roman du Prix Nobel 1961, dans cette nouvelle traduction. L'auteur est allé aux sources de son pays natal, et la Bosnie qu'il évoque ne peut que susciter des résonances aussi émouvantes qu'instructives chez le lecteur d'aujourd'hui.

Ivo Andric

La Chronique de Travnik

trad. du Serbo-croate par Pascale Delpech
Belfond

En 1807, la Bosnie fait partie depuis quatre siècles de l'Empire ottoman, dont elle constitue le bastion le plus avancé à l'Ouest. Limitrophe de l'Autriche qui règne sur la Croatie, elle le devient également de la France: Napoléon, en effet, annexe les anciennes possessions vénitiennes de Dalmatie et la Slovénie à l'Empire français.

Ainsi, dans la nouvelle donne du jeu européen, la Bosnie, province écartée, silencieuse et secrète, se transforme en une carte d'autant plus importante qu'elle se trouve, du fait du blocus des mers par l'Angleterre, sur un itinéraire continental des armées françaises en campagne et sur la route qui pourrait relier Paris et Constantinople, au cas où une alliance se concrétiserait entre les deux capitales contre l'ennemi commun: la Russie. De Split arrive un consul français dans la capitale bosniaque de l'époque, Travnik — Sarajevo était considéré par la Porte comme trop "turbulent" — bientôt suivi, pour lui faire pièce, d'un consul autrichien expédié des bords du Danube par sa Majesté impériale & royale. Ils resteront l'un et l'autre sept ans — jusqu'à Waterloo.

La vie de consul dans des régions lointaines, Ivo Andric la connaissait: jeune diplomate du "royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes" à Paris en 1926, il a terminé sa carrière comme ambassadeur à Berlin de 1939 à 1941. Quant au climat historique, il n'a pas eu de peine à le reconstituer, puisqu'il s'est fondé sur les lettres de l'authentique consul de France, Pierre David, dont il a travesti le nom en Daville — lettres dont il a eu connaissance aux archives du Quai d'Orsay.

Né à Travnik, Ivo Andric a passé son enfance à Vishegrad où il a situé son *Pont sur la Drina*, il a été au lycée à Sarajevo où se déroule *La Demoiselle*, pour terminer ses études à Zagreb et participer au mouvement "Jeune Bosnie" contre la domination autrichienne. *La Chronique de Travnik* s'inscrit dans ce cycle de trois romans destinés à aller aux fondations de son pays. Quel pays? Sa Bosnie originelle, certes, mais, comme l'indique Paul Garde dans sa préface éclairante et précise, il écrit en serbe, dans le dialecte "iékavien belgradois" dont il a voulu faire "la norme pan-yougoslave", même s'il utilise pour certains dialogues "l'iékavien du cru" pour préserver l'authenticité des personnages. Le pays d'Ivo Andric est donc un pays rêvé, celui qui a servi sous les Karageor-gévitch et qu'il servira sous Tito: la Yougoslavie.

"Roman fondateur" d'une entité yougoslave, le livre part du regard étranger du consul français pour explorer les cercles concentriques de la société travnikoise. Il y a le petit monde du consulat: madame Daville, avec ses enfants, qui apporte les vertus de la bourgeoisie française, le jeune attaché français, personnage à la Fabrice del Dongo, aussi curieux de tout que le consul est méfiant et choqué par la "sauvagerie" ambiante, l'interprète levantin, cosmopolite,

rompu aux subtilités orientales. En pendant, le petit monde du consulat autrichien. En face, le monde labyrinthique du *Konak* où réside le pacha et sa cour et où conjuguent, sous les yeux atterrés du consul, les plus extrêmes raffinements et la plus extrême barbarie.

Au-delà, la population: commerçants turcs du Bazar, "Turcs autochtones" (le mot musulman, pour désigner cette catégorie du peuple bosniaque, est rarement prononcé), orthodoxes et catholiques, communauté juive. Une population impénétrable, silencieuse, qui semble vivre dans la résignation (sporadiquement rompue par de brèves crises de fièvre) ou en tout cas dans une attente dont l'objet n'est pratiquement jamais nommé. Et plus loin encore, inconnus, ne se manifestant physiquement dans le livre que sous l'aspect d'oreilles et de nez coupés, les Serbes en révolte, dont les pachas successifs affirment tout au long de ces sept ans et de campagne en campagne, qu'ils en sont à leur dernier quart d'heure. Tout cela fait du récit une mosaïque parfaitement maîtrisée de personnages pleins de vie, de couleurs, d'épaisseur. Avec un souci du détail qualifié, à juste titre, d'ethnographique. Et dans un style rocailleux qui fait penser au début à un dur labourage mais dont le rythme, au fil des pages, finit par emporter le lecteur dans le courant de cette fresque "somp tueuse et attachante", comme l'écrit Paul Garde.

UN TRIPLE PRISME

Qui lit ou relit ce livre aujourd'hui, le voit à travers un triple prisme.

Il y a d'abord l'univers du récit lui-même, cette évocation des origines bosniaques. Il y a ensuite le contexte dans lequel il a été écrit: en 1942, sous l'oppression nazie et au moment où les oustachis croates et les musulmans recrutés par le Reich, les tchetniks serbes, les partisans, s'affrontent et se massacrent, Ivo Andric rédige un acte de foi qui est présent à toutes les pages. On peut naturellement évoquer, en lisant les descriptions de la violence ottomane, la barbarie de l'occupant. Le choix du consul français et de son jeune attaché comme médiateurs privilégiés, porteurs du regard de l'auteur, est une affirmation romantique de la suprématie des Lumières au moment où la France est battue et humiliée.

De même, d'avoir choisi pour témoin du départ du consul la communauté juive, qui seule vient à sa dernière réception et va jusqu'à financer son voyage, d'avoir décidé de lui donner la parole pour prononcer les derniers mots de sagesse du livre ("un message envoyé il ne savait pas lui-même à qui, là-bas, dans ce monde mieux administré, meilleur et plus éclairé dans lequel le consul retournait") est une protestation militante à l'heure du génocide. Et, bien entendu, il est sous-entendu que la seule issue, le jour de la libération venu, sera la fusion fraternelle dans un ensemble qui ne peut être que la Yougoslavie — quel que soit son régime. Authentique manifeste humaniste: "N'avez-vous jamais pensé, demande le jeune attaché français à un moine catholique, que ces peuples qui sont soumis à la domination des Turcs et qui s'appellent de différents noms et pratiquent différentes religions, doivent un jour, lorsque l'Empire ottoman s'effondrera et abandonnera ces régions, trouver une base commune à leur existence, une formule plus large, plus

raisonnable et plus humaine?"

Et enfin, troisième prisme, celui d'aujourd'hui. Cette Yougoslavie désormais disparue — ou plus exactement réduite à sa caricature serbe — c'est à elle, à son histoire telle qu'elle a existé avant et après qu'Ivo Andrić eut écrit son livre, que pense naturellement le lecteur de 1997, obsédé par les massacres qui, comme l'écrit encore Paul Garde "viennent de faire rage en Bosnie pendant plus de trois ans, quand les haines sont plus vives que jamais, et quand le nettoyage ethnique, mené jusqu'à son terme pour la première fois dans l'histoire de ce pays, a presque partout mis fin à la cohabitation séculaire des communautés décrite dans la *Chronique*".

Aussi ce roman écrit comme un immense cri d'espoir suscite-t-il aujourd'hui le sentiment d'une immense défaite. D'autant plus immense que l'auteur avait voulu lui donner valeur universelle.